LA FORÊT VIERGE

Capricieux réseaux de fleurs et de lianes,
Dédalles odorants que forment les grands fûts,
Mystérieux bassins où, riant des affûts,
Le timide castor sommeille sous les planes !

Sentiers moelleux creusés, sous les sapins touffus,
Par le pied des chevreuils en folles caravanes,
Calme majestueux des lacs et des savanes
Qu'enivrent des oiseaux les ramages confus !

C'est le vaste désert dans sa majesté sainte,
Où pas un pied humain n'a laissé son empreinte,
Où seul l'enfant des bois s'est jadis reposé !

Soudain d'une arquebuse éclate le tonnerre.
A ce bruit la forêt mille fois centenaire
Penche son front devant l'homme civilisé !

LA CATARACTE

Le fleuve impétueux se prolonge en tournoyant
Dans le gouffre éperdu d'horreur et de colère,
Et les fauves clameurs de son flot aboyant
Font tressaillir d'émoi la forêt séculaire.

Le grand cèdre accroché sous le roc vacillant
Qui surplombe l'abîme inondé de lumière,
Semble aux yeux du touriste un fantôme effrayant
Qui tombe du soleil, la tête la première.

Un brouillard d'opale, où luit l'arc-en-ciel mouvant,
Monte du précipice, et, porté par le vent,
Retombe sur les bois en bruine éclatante.

Et l'esprit du vertige, errant aux bords des eaux,
Voltige sur nos fronts, nous fascine, nous tente,
Et, pour nous engloutir, resserre ses réseaux !

W. CHAPMAN.

Malade et souffrante depuis très longtemps, causant beaucoup d'inquiétudes à mon mari et à ma famille, le découragement s'était emparé de moi. J'avais tout employé pour me guérir. Ma position, loin de s'améliorer, s'aggravait. Ne sachant plus que faire et voulant à tout prix obtenir du soulagement, je fis usage des Amers de Houblon, qu'une personne m'avait indiqués comme étant un remède efficace. Au bout de quelque temps il s'opéra de tels changements chez moi qu'on disait que j'étais l'objet d'un miracle. Les Amers de Houblon sont une providence pour les malades. — *Home-Journal*.

LES

RÉVOLTES DE SIMONE

PAR

ANDRÉ MOUEZY

V

Le malheur veille sans relâche à la porte des gens heureux et, par un cruel raffinement du sort, c'est toujours aux heures de paix qu'il étend son aile noire. Toute félicité porte avec elle, comme une pointe d'amertume, le pressentiment de sa fin prochaine. Ceux que l'expérience a instruits le sentent et tremblent toujours.

Un matin, la marquise d'Hérigny, descendant de sa chambre, se rencontra dans la salle basse avec le docteur Clarvey et son frère ; elle vit un sombre nuage sur leurs traits, et les interrogea vivement.

— Il ne faut pas vous tourmenter, madame, fit Richard en haussant légèrement les épaules.

La jeune femme se retourna vers le docteur.

— Gabrielle !... dit-elle, toute saisie.

— Gabrielle est bien, madame ; grâce au ciel, nous sommes rassurés de ce côté ; mais Georges est souffrant, très souffrant, même ; je crains un terrible mal dont j'ai soigné déjà plusieurs cas isolés ; mon fils est fort, il se sauvera, j'espère. Mais l'autre enfant ! mais la mère qui ne sait rien encore ?

Et le pauvre homme, menacé dans ses plus chères affections sans que son dévouement pût détourner le danger, ne chercha plus à retenir une larme d'angoisse qui glissait sur sa joue.

Accoudé sur la cheminée, le menton dans sa main, profondément soucieux, Richard réfléchissait.

— Pleurer soulage, mais ne remédie à rien, dit-il en relevant la tête avec énergie. Prends courage, Etienne, et allons au plus pressé. Je vais parler à Gabrielle. — Venez, madame, et faites-vous une physionomie souriante. Toi, mon pauvre frère, reste là ; ta femme lit, d'habitude, à livre ouvert dans tes yeux ; tu ne la tromperais pas une seconde.

Il quitta la pièce ; Simone, tremblante, le suivit.

A demi couchée sur sa chaise longue, Gabrielle regardait dormir sa fille avec une joie si complète, une quiétude si profonde, que les deux jeunes gens, appelés à jouer près d'elle le rôle de messager de douleur, échangeaient un regard désolé, et l'opinion qu'ils avaient l'un de l'autre était si défavorable, que leur surprise fut sincère, en voyant la pitié empreinte dans leurs yeux. Gabrielle leur sourit.

— Vous venez voir mon trésor, dit-elle.

— Nous venons voir sa mère, surtout, fit Richard en embrassant sa belle-sœur avec une amicale brusquerie.

Puis, sans attendre davantage :

— A propos, ma chère amie, dit-il, il vous faut choisir aujourd'hui même entre vos deux trésors. Déjà l'embarras des richesses, mon Dieu, oui.

— Choisir ! et pourquoi ? dit la jeune femme étonnée, mais toujours souriante.

— Mon absurde neveu, votre fils, s'est avisé de gagner la rougeole, la plus bénigne des rougeoles, Gabrielle, mais enfin, il faut renoncer à lui pour quelques jours, puisque cette demoiselle, ma filleule, qui ne vit que par vous, serait infailliblement prise du même mal si vous voyiez son frère, et courrait un danger sérieux. Pour Georges, il subira seulement quelques jours de réclusion, et bénéficiera d'une quantité de gâteries, destinées à le rendre plus pervers encore que par le passé, si faire se peut. . . .

Gabrielle se souleva, toute pâle.

— Mon fils, murmura-t-elle ! ah ! j'étais trop heureuse ! Richard, ne me trompez-vous pas ?

— Vous savez, Gabrielle, que je ne suis pas menteur, fit le jeune homme en gardant les yeux obstinément fixés sur le crayon dont il affina la pointe, et qu'il écrasa sur son angle par un brusque mouvement. Si j'avais la moindre inquiétude, nous verriez vous ainsi rassurés ? Voyez ma mère ? voyez madame ? leur trouvez-vous des physionomies sinistres ?

Rassurée par ces sourires menteurs, et trop faible encore pour analyser avec sa netteté habituelle la privation qu'on lui imposait, ses causes et ses résultats, Gabrielle se résigna et consentit à se reposer entièrement sur son frère et son amie ; Richard alla sans retard rejoindre le docteur.

— Le plus fort est fait, dit-il en soupirant d'aise. Ma mère ne la quittera pas, tu la soigneras : moi, je me réserve Georges, moi seul, entends-tu ? ton devoir t'éloigne de lui, et tu m'offenserai mortellement, comme médecin et comme frère, en hésitant une minute.

Etienne serra la main de son frère.

— Je n'attendais pas moins de toi, dit-il. Allons voir mon fils, c'est la dernière fois, Richard, je te le promets.

Georges dormait empoûtré par la fièvre ; mais, comme ils s'approchaient de lui, les deux hommes virent avec un indicible étonnement la taille gracieuse de Simone, penchée sur le petit lit.

— Simone !... madame !... vous ici ! s'écria le médecin : mais c'est une affreuse imprudence, retirez-vous.

— Vous ne savez pas, madame, continua Richard, quelle est la maladie du pauvre enfant, sans quoi, vous seriez partie déjà, vite et loin.

La jeune femme rougit : un pli hautain se dessina entre l'arc délicat de ses sourcils.

— Vous si je donné le droit de douter de moi à ce point, monsieur ? dit-elle.

Puis, se retournant, les mains jointes, vers le docteur indécis et troublé.

— Ah ! dit-elle avec un irrésistible accent de prière, laissez-moi ! je vous en prie, laissez mon cœur malade et brisé chercher le remède dans l'accomplissement d'un devoir, dans les satisfactions du dévouement ! si j'ai perdu le bonheur pour moi-même, donnez-moi cette jouissance dernière de me sentir utile aux autres, en m'oubliant un instant pour eux.

Etienne se taisait. La jeune marquise ajouta, en essayant de sourire :

— Dieu m'a tant éprouvée déjà, qu'il n'osera plus, peut-être, me retrouvant avec vous sous sa main terrible, frapper d'aussi rudes coups.

Le docteur hésitait encore.

Simone se pencha sur l'enfant qui entr'ouvrait les yeux et cherchait à travers les rêveries de la fièvre, à reconnaître ceux qui l'entouraient.

— N'est-ce pas, Georges, dit-elle, en serrant avec tendresse sa pauvre petite tête brûlante, que tu me veux près de toi, pour te guérir et t'aimer ?

L'enfant sourit à la vision charmante et murmura :

— Je t'aime bien.

Puis sa tête retomba sur la poitrine de Simone. Le docteur était vaincu.

— Vous le voulez ? dit-il... je me rends ; et soyez donc un paratonnerre entre Dieu et nous... et puissiez-vous écarter la foudre de ces têtes chéries !

VI

C'est seulement quand ils se retrouvèrent seuls dans le pavillon isolé où avait été transporté l'enfant malade, que Richard Clarvey et la marquise d'Hérigny songèrent à s'occuper de la situation bizarre créée par leur dévouement.

Dans leur première inquiétude, ils avaient, d'un commun accord, fait abstraction de toute idée personnelle, pour songer au soulagement de ceux qu'ils aimaient ; maintenant leurs services étaient acceptés ; il s'agissait de remplir ensemble le rôle délicat qu'ils avaient sollicité, et les difficultés de ce rôle devenaient visibles.

L'enfant était malade, sans doute ; mais le médecin le plus habile ne pouvait forcer la marche du temps ; il fallait attendre et laisser agir la nature ; enfin, être prêts toujours à la secourir, si des crises décisives se présentaient.

Quand le danger est imminent, une fièvre d'angoisse paralyse toute autre sensation. Ici le danger n'existait pas encore ; il était incertain, on espérait le prévenir... c'était un dévouement très réel, mais passif.

Entretenir une température chaude dans la chambre du malade, soutenir son courage et ses forces par des cordiaux et de bonnes paroles : cela ne suffisait pas pour occuper l'intelligence des deux jeunes gens et les sauver d'un embarras réciproque. Ils allaient avoir forcément des loisirs, et, entre un homme de trente ans et une jeune femme de vingt-deux... qui se détestent !... ces loisirs sont difficiles à dépenser.

Peut-être serait-il à propos, pour l'intelligence du récit, de compléter ici le portrait de Richard, tracé précédemment, à grands coups d'ébauchoir, par Mme Etienne Clarvey.

Au milieu de sa vie studieuse et presque claustrale, Richard avait conservé à son insu une grande fraîcheur de sentiments et une naïveté de cœur qui formaient un piquant contraste avec son esprit blasé et le matérialisme tranquille qu'il affectait.

Il aimait passionnément l'étude ; doué d'aptitudes rares et d'une ardeur de travail infatigable, il poursuivait la science pour elle et non pour ses applications lucratives, et n'avait jamais voulu faire partie de ce qu'il appelait les savants enrégimentés et salariés. Son humeur libre et cassante repoussait tout frein, toute direction, toute contrainte. Il lui eût semblé payer trop cher les palmes de l'Institut elles-mêmes, en leur sacrifiant une heure d'indépendance. Il était né chercheur, comme tous les esprits vifs et puissants, et il avait rêvé la gloire d'ouvrir une nouvelle route à l'intelligence humaine ; mais la passion qu'il apportait dans ses recherches, les mystères et les profondeurs qu'il rencontrait à chaque pas, le troublaient et l'irritaient en même temps.

Ne voulant pas voir dans un Dieu créateur la source de toute justice, de toute bonté, de toute force morale, il avait cherché ailleurs la raison motrice de cette force et de ce bien

répandus dans le monde, et était arrivé à des conclusions si imparfaites, que, loin de l'aider à persuader les autres, elles ne le persuadaient pas lui-même.

Nerveux et sensible à l'excès, il souffrait de son incertitude, et n'avait pas l'incrédulité bien portante dont parle un auteur de ce siècle... C'est ainsi qu'après avoir crié à tous que Dieu n'existe pas, que le ciel est vide, et que l'homme naît, vit et meurt au hasard, il se surprenait à genoux, invoquant l'Être inconnu dont il niait l'existence et dont il raillait la puissance consolante.

Dans un autre ordre d'idées, les mêmes faits se reproduisaient. En raison de la vie cénobitique qu'il avait choisie et pratiquée dans toute sa rigueur, le jeune homme avait pris en dégoût les mièvreries et les passe-temps inutiles qui sont l'élément nécessaire de certaines femmes, et la cause principale de leurs maux et de leurs fautes.

Il se joignait à cette répulsion une crainte inavouée, une sorte de pressentiment que ces êtres fantasques et ignorants pouvaient à l'occasion devenir dangereux, et découvrir, malgré cette ignorance même, le défaut de la cuirasse qui défendait son âme froide et sa vertu sévère.

Dans ces dispositions, habitué aux efforts continuels de la pensée, Richard était rarement aimable, jamais courtisan ; vivant ainsi sans distractions, sans amis, plongé dans un travail absorbant, ne connaissant aucune des aisances de la vie, il s'était fait une habitude de son austérité, de sa chambre froide et nue, du vieux mur taché de mousse verdâtre qui formait son horizon.

En cinq ans Richard était arrivé à un état de dessèchement moral et scientifique si complet, qu'une allumette l'eût fait flamber comme un feu de paille, ou éclater comme un volcan endormi sous la lave.

Paris, dont le sol brûle toujours, ne lui convenait plus. Il le sentit, et s'enfuit à Sivray, pour y vivre en ermite. Par bonheur, sa mère était là, et elle fit de son ermitage un nid très supportable, ouaté de prévenances et de tendresses.

Le docteur Clarvey, consterné à la vue de son frère, soigna son corps surmené, lui persuadant qu'il faut manger pour vivre, que les nuits sont faites pour dormir, et que les savants doivent, comme le reste des hommes, travailler et se reposer à leurs heures.

Gabrielle mit son âme au même régime. Sans le contredire jamais, épousant, au contraire, sa querelle avec la vie, elle sut le ramener à des idées justes.

Le patient se trouvait bien de cette double cure, et s'il tourmentait encore ses docteurs par des retours offensifs, il professait pour eux un véritable culte.

— Eh bien, mes pauvres amis, leur disait-il plaisamment, que vous en semble ? aurez-vous bientôt assez léché votre ours ? Concevez-vous quelque espoir de le rendre à demi présentable ?

Richard entra en convalescence quand la marquise d'Hérigny arriva chez son frère, et cette arrivée lui déplut extrêmement.

Il reprit, du coup, son humeur atrabilaire, sa vieille théorie contre les femmes, et détesta d'instinct la nouvelle venue, simplement parce qu'elle le gênait, et qu'il avait senti à son approche la perception confuse d'un danger.

Les espérances matrimoniales que sa belle-sœur avait conçues et lui avait confiées dans une effusion de cœur bien regrettable, achevèrent de le rendre intraitable.

Cela dit, on ne s'étonnera plus du malaise visible qu'éprouva le jeune homme, en se voyant réduit, pour un temps indéterminé, à la société exclusive de la marquise d'Hérigny.

Simone s'était assise près de la cheminée ; machinalement, elle posa ses pieds sur les chenets, et Richard, machinalement aussi, se prit à considérer ces tout petits pieds, chaussés de mules à talons hauts, qui se chauffaient sans coquetterie aucune, et qui étaient d'une délicatesse idéale. Richard put s'en convaincre ; mais il reconnut aussi la nécessité d'entamer au plus vite la conversation sur un sujet quelconque, s'il ne voulait pas en venir, pour passer le temps à détailler minutieusement la très réelle beauté de la jeune marquise. Justement, elle lui en fournit le prétexte. Relevant ses yeux qu'elle avait tenus fixés avec mélancolie sur les cendres rouges du foyer, elle l'interrogea ainsi :

— Croyez-vous, monsieur Clarvey, que cette maladie soit longue et dangereuse ?

— Dangereuse, madame, je ne le crois pas, à moins de complications imprévues ; longue, oui, assurément. Et... à ce sujet, madame, ne croyez-vous pas, puisque nous voici, sans appel, condamnés l'un à l'autre... ?

— Condamnés est bien le mot, reprit la jeune femme, froissée une fois encore.

Richard se frappa le front de son poing fermé.

— Je ne fais que des sottises, murmura-t-il. Cela vous offense... et cependant, madame, je vous jure que tel n'était pas mon désir.

Simone comprit la vérité de son regret.

— Voyons, fit-elle, ce que vous voulez dire ?

— Franchement, madame, je ferais mieux de me taire, sous peine d'envoyer à l'enfer un pavé de plus ; mes intentions sont excellentes, et je les dénature fatalement, tant je les exprime mal.

— Je suis prévenue maintenant, dit Simone, désarmée par cet humble avertissement. Allez... je vous arrêterai à temps.

— C'est parfait, alors : il me paraît certain—soyez franche, madame—que nous avons éprouvé, vous et moi, à première vue, une... absence de sympathie extrême.

Il s'arrêta, après cette énormité, attendant une interruption prévue. La jeune femme se taisait, il continua :

— C'est infiniment malhonnête, ce que je dis là. Mais je crois que nous sommes exposés, par la trempe particulière de nos deux esprits, à nous contredire sans cesse ; or, la contradiction irrite et blesse, même les sages et les flegmatiques. Cela est connu. Donc, nous nous détesterons toujours un peu. Je ne voudrais pas dépasser la mesure de ma pensée, ajouta-t-il poliment, car, en ce qui me concerne, cette disposition malveillante s'est déjà beaucoup modifiée, et... ?

La jeune femme l'arrêta du geste.

— Oh ! dit-elle, faites-moi grâce de la restriction, je vous prie, monsieur ; j'accepte la pensée entière, et votre accès de franchise me semble fort à propos. Il importe que nous soyons fixés. Dès mon premier jour ici, vous m'avez maudite de grand cœur—cela se voyait—malgré les regards suppliants de cette pauvre Gabrielle, qui rêvait un autre résultat, entraînée par sa charité universelle. Vous vous êtes enfermé dans une réserve qui méritait bien, parfois, un autre nom... vous avez fui systématiquement la maison du docteur... Et tout cela, pourquoi ? Vous ne pouvez détester à ce point une étrangère dont les bons et mauvais côtés vous sont absolument inconnus. Non ; mais cette étrange n'était pas aussi inoffensive qu'elle-même le croyait d'abord. Vous aviez daigné trouver bon les soins pieux et exclusifs dont mon amie, avec sa bonté d'ange,